

(Conversation critique) 3. Jean-Louis Giovannoni, par Marc Blanchet et Dominique Rabaté

Conservation critique 3. Jean-Louis Giovannoni

Une réflexion à deux voix : voici ce que propose la nouvelle rubrique Conversation critique. Cet échange permet à chacun de partager sa perception d'un auteur ou d'un livre et de déployer des points de vue personnels, le tout au rythme d'une discussion, avec ses propres perspectives, ses changements de direction – ou ses voltefaces...

Marc Blanchet

Troisième invité : Dominique Rabaté au sujet du livre de Jean-Louis Giovannoni, *L'Échangeur souterrain de la gare Saint-Lazare* (éditions Unes, 2020)

Dominique Rabaté a publié récemment *La Passion de l'impossible* et *Petite physique du roman* aux éditions Corti.

Dominique Rabaté et Marc Blanchet ont participé au numéro spécial Jean-Louis Giovannoni de la *Revue des Sciences humaines* dirigé par Gisèle Berkman (n°339, 2020).

Marc Blanchet. *L'Échangeur souterrain de la gare Saint-Lazare* : c'est avec ce titre qu'est paru au troisième trimestre 2020 le nouveau livre de Jean-Louis Giovannoni. De quoi apparemment intriguer, cher Dominique, mais le sous-titre de « Roman intérieur » nous a permis tout de suite de deviner, pour les lecteurs passionnés que nous sommes de cette œuvre, qu'il s'agissait là d'un volume supplémentaire aux proses d'un poète, comme le furent *Le Journal d'un veau* ou *Le Lai du solitaire*. En l'occurrence, une forme de procédé chimique : plongez un corps dans une solution et notez les réactions. Voici l'idée de départ : observer pendant six mois sous la forme d'un journal la population qui fréquente le dit échangeur. Ce qui signifie d'abord évaluer sous forme de calculs et de listes le nombre de personnes, puis le nombre de membres de tous ces corps, de ce flux quasi incessant, jusqu'à l'estimation de l'impossible : le

nombre de cheveux. Toutefois, à la démarche scientifique viennent vite se *greffer* (un mot qui résonne particulièrement à la lecture des livres de Jean-Louis Giovannoni) d'autres hypothèses, d'autres suppositions. Soudain la foule devient sous le scalpel attentif du poète à la fois la possibilité d'un gros plan, comme on entre dans la chair d'une seule personne, ou à nouveau, selon les situations, voire les heures d'observations indiquées dans les premières pages de sa méthode, une vue élargie du genre humain dans son importance, son afflux, presque son écrasement. Comment sont les corps à cet endroit ? Comment vivent-ils ? Comment se manifeste cette vie et comment passer dans l'autre, en revêtir la peau comme les obsessions ? Il me semble que ces premières questions affleurent lorsque l'on tente de présenter ce livre. Bien sûr, on peut convoquer Henri Michaux, et vu comment le journal évolue, parfois dans une sorte d'atomisation du propos, un resserrement des séquences, ce serait juste ; Giovannoni, malgré ses différences, est un digne successeur de ce désir de descendre dans une « intériorité » qui, lieu de pensée, parfois de mystique, devient chez lui le lieu éprouvé d'une manifestation inquiète des organes, un espace physique inséparable d'une agitation mentale. Penser le corps, son altérité comme son intimité, est pour un poète comme Giovannoni mettre sur un plan d'égalité la pensée et l'organique. Dans *L'Échangeur souterrain de la gare Saint-Lazare*, il y a tout cela, et finalement avec cette récurrence tout en variations de la vie des organes, le sentiment qu'un peuple vit en chaque être, que tout organe peut s'affranchir de sa condition, non sans malignité, une malignité qui est bien sûr celle du poète, que le recours à la prose aide parfaitement, par la possibilité de tisser, de ramifier, de jouer avec la notion de discours... Comment perçois-tu cette relation hautement sensible entre l'homme et des organes toujours prêts à prendre leur indépendance, au sujet d'une écriture qui si elle emprunte à la pensée scientifique peut également s'en détacher d'un coup, prendre le large afin de faire admettre ses visions avec son propre langage ? Jean-Louis Giovannoni a en tout cas, malgré cette vue cachée de l'intimité organique à nos yeux (mais lui *voit* tout ça), un regard photographique, zoomant s'il le faut pour rendre visible, donc plausible, cette vie prélevée dans les couloirs d'un métro parisien...

Dominique Rabaté. Mon cher Marc, oui, le titre étonne et peut-être même leurre, si on a d'abord le sentiment que le texte va être le compte-rendu d'une expérience de la foule dans son lieu de plus grand passage (comme l'amorce la citation de Baudelaire placée avec celles de Taine et de Lucrece à l'entrée du livre). Un flâneur du XXI^e siècle

pratiquant donc *l'art de jouir de la foule* ? Mais, rapidement, le journal prend la tangente comme son narrateur qui va plus souvent au café. Le dire ainsi c'est aussi se rendre sensible à l'humour de ce « roman intérieur », en forme de repli offensif. Il faut, tu as raison, souligner ce que permet l'invention de ce « genre » depuis *Le Journal d'un veau* ou *Le Lai du solitaire* : toujours une affaire de solitude et de monologue, ici encore mais le monologue obsessionnel et éclaté d'un *échangeur souterrain*, on voit d'emblée que cela complique l'affaire... Tu vois, gagné par le fonctionnement poétique des expressions, j'entends le titre autrement, moi qui ne savais pas, l'ayant souvent emprunté, le nom de ce couloir qui distribue la foule des lignes de métros qui se croisent à la gare Saint-Lazare (n'oublions pas, qui insiste souterrainement, le signifiant d'une résurrection problématique), comme si le narrateur, c'était lui l'Échangeur, celui qui change les membres des corps, qui entret moins dans les consciences que dans les formes corporelles qui se font et se défont dans le mouvement heurté et constant que produit une foule. Mais laissons-nous aller, celui qui donne aussi le change par ce qu'il appelle plusieurs fois son « étude », avec ses airs de fausse scientificité. Alors oui, il y a encore une fois dans l'œuvre de Jean-Louis Giovannoni la fidélité à Michaux, à son humour noir, à sa volonté de sortir de soi, de faire du poème ou du texte l'instrument d'une lutte contre soi et contre les autres, de le réaliser dans le désir le plus vif d'une métamorphose perpétuelle de Soi (mais c'est le Soi qui à la fois manque toujours tout en restant trop solidement le même). D'ailleurs, je l'ai remarqué à la première lecture, l'expression « lointain intérieur » apparaît dans ce passage, que tu as aussi certainement noté : « Des monstres vivent en nous, inutile de le nier. Sentir leurs allers et venues est la seule chose que nous puissions faire. Pour surveiller leurs progressions, peut-être pourrions-nous les regrouper ? Des troupes de monstres paissant dans un lointain intérieur, loin de notre regard » (page 51). Et je me dis que cette affaire de monstres à rendre visibles et, dans la même opération, à *surveiller*, cela te parle aussi, toi qui as écrit *L'Éducation des monstres*.

Marc Blanchet. En fait, il y a depuis toujours chez Giovannoni, c'est sa grande affaire, *une intrigue du corps*. En parler, c'est d'emblée éprouver la nécessité d'en isoler des parties, pour y *voir plus clair*, ce « plus clair » étant la possibilité d'un discours que la pensée scientifique permet, et étaie. Dès lors, une polyphonie peut naître : un membre dont on parle c'est un membre auquel on donne une voix (qui a « voix au chapitre »,

selon l'expression), mais ce membre est isolé « en conscience » : il fait partie d'un tout, d'où la possibilité d'un dialogue avec les autres, d'où la possibilité d'une parole à plusieurs, et par là-même la redéfinition d'un chant, dont le lyrisme est certes rudement éprouvé, mais qui n'est pas sans ivresse, inscrivant dans ces proses un bonheur de l'excès, et donc du discours, égal à un bonheur du *démembrement*. Ce même mot, sans trop en jouer, a pour miroir déformant celui de *dénombrement*, et c'est bien à un « démembrement de la foule » que se livre Jean-Louis Giovannoni dans ce livre. Il déplace son goût d'une intériorité aux multiples visages, effectuée dans *Journal d'un veau* par exemple, pour interroger une humanité circonscrite, et descendre en elle. Mais comme tu dis, tout ne s'écrit pas sous le scalpel d'un examen continu, il y a dans ce dispositif des court-circuits, des dérivations plus que des électrochocs ; on prend de la distance ; on est dedans et hors de l'Échangeur... En isolant ce mot du titre, Dominique, tu as provoqué chez moi une sorte de *flash* (eh oui) : cet Échangeur m'a fait penser au *Dépeupleur* de Beckett. Tu sais combien les tentatives de rapprochement entre Michaux, auquel il est parfois fait référence au sujet de Giovannoni, et notre cher Irlandais ont souvent échoué ; les deux écritures ont quelque chose de commun dans leur venue et de très différent une fois passées sous notre regard. N'empêche : pareil au texte de Beckett, Giovannoni prend fait et cause pour un territoire, mais ne s'empêche pas par contre d'aller vivre ailleurs, d'avoir d'autres instants à étudier, en s'examinant lui-même ou ses voisins, tout en gardant, et nous pareils, le projet d'origine en mémoire : ce lieu d'échange des directions et des êtres. En somme, dans un espace donné répond le besoin d'une prose qui puisse trouver sa forme à la mesure de ces corps démembrés, non ?

Dominique Rabaté. Oui, cher Marc, une *intrigue du corps*, j'ai envie même de filer ton mot, un corps qui ne cesse d'intriguer, parce que sa forme est toujours menacée, d'être trop égale à elle-même ou de ne pas rester en place. Le narrateur de *L'Échangeur* s'affole de ce que « les gens changent de corps sans prévenir ». Dans une foule, il voit moins des individus que de membres qui se confondent ou s'échangent littéralement, des corps qui se décomposent et migrent vers d'autres. D'où un fantastique insidieux où l'humour repose sur un malaise de l'apparence. Passant du « je » au « nous » collectif et au « on » anonyme et sans identité, le narrateur s'inquiète donc qu'on perde 600 000 particules par heure, et lui qui aime les calculs (comme si les nombres le

rassurait, tu as raison, il est constamment saisi par la rage du dénombrement), il ajoute que sur une vie de 80 ans cela veut dire qu'on perdrait 292 kilos... Il aime compter comme le narrateur beckettien, mais il arpente moins pour épuiser que pour se laisser déborder par des formes en mouvement, par des corps qui excèdent leurs enveloppes précaires. L'inventaire est impossible, parce que rien ne tient en place. Dans la nuit, le bras peut devenir autre et c'est presque sérieusement que le narrateur peut songer à convoquer des tiers pour le regarder dormir et s'assurer qu'il restera le même au réveil. J'aime chez Giovannoni ces formules : « Être identique à soi, en permanence, semble impossible. L'extérieur nous sollicite trop ». Le langage serait alors ce qui maintient la possibilité d'une forme, ce qui *réduit* (c'est un verbe de l'Échangeur) et fait tenir dans un signe, mais là encore la forme bouge, avec la phrase, avec l'association d'idée, avec la distraction du dehors. Puisque j'en suis aux aphorismes, un de plus : « On a besoin des autres pour se tenir. Le problème, c'est qu'ils bougent et qu'il ne faut pas les perdre de vue un seul instant ». Tu vois, tout de suite, surgit le *problème* de cette instabilité essentielle. Le livre semble proposer une sorte de méthode : le narrateur aime Newton qu'il cite et aussi Spinoza sans le nommer. Mais une méthode qui se transforme si elle commence par l'étude des mouvements de la foule du métro, puis qu'elle passe à une rêverie sur la décomposition des corps, la fuite des organes, pour aller vers une utopie du langage : réduction par le signe, affirmation par le monologue d'une densité qui est plus désirée que jamais atteinte comme il le note : « Quand on se parle intérieurement, on gagne en densité. Depuis ce constat, je m'entretiens tous les jours avec moi-même ». C'est donc toujours le même travail (car c'est un effort, jouissif et effrayé) pour donner forme au corps depuis les premiers recueils de Jean-Louis Giovannoni.

Marc Blanchet. « Gagner en densité » aide à vivre, c'est-à-dire trouver les conditions d'un rapport aux autres qui, chez Giovannoni, ramène à soi dans une sorte de protection, même si celle-ci peut être déroutée, inévitablement, par le retour incessant des hypothèses... et d'une certaine inquiétude ! M'apparaît dans notre conversation, et tes citations d'aphorismes de l'auteur le prouvent, que penser par formules est nécessaire face au soulèvement de tant de problématiques. Aussi l'aphorisme prend place chez Giovannoni, comme dans d'autres de ces livres, au sein de « considérations », mot qui unit l'étude et la capacité de distinguer en son sein des

« particularités ». Par ces considérations, une manière d'habiter le monde s'énonce. Giovannoni recourt souvent aux notions d'aveu, de sincérité, de pertinence. Mon plaisir à le lire vient de sa tentative de toujours interroger le bien-fondé de ses expérimentations, d'espérer voir à quoi cela pourrait bien servir, comme un bien profitable à tous. De fait, les livres de Giovannoni me touchent par leur humanité. Le monstrueux ne s'y change jamais en une forme humaine retrouvée ; mais aussi écartelé soit-il, séparé, dispersé, éprouvé, il invite à une sorte d'approbation générale pour que nous puissions retrouver grâce à lui les conditions d'une communauté idéale. L'échangeur s'étend devant nous comme une grande place publique, non sans recoins et secrets. La pluralité des formes y est passée à la moulinette de l'expérimentation pour être redistribuée en de multiples séquences. En naît une succession de considérations où chaque lecteur, quoique interloqué, suit une expérience singulière *qui ne lui ment pas*. Malgré les ressorts du langage, un constat se fait : « Heureux que nous n'ayons pas de mots pour tout dire. » Études, sincérité, humanité, d'un veau à un lai, d'un humain à un échangeur, de la perte de la mère à l'intériorité des mots et des êtres, Jean-Louis Giovannoni nous parle, nous alerte et partage, écrivant avec générosité « un roman de la vie » qui nous concerne tous.

Dominique Rabaté. Oui, ce « roman de la vie » est un « roman intérieur », à la fois séparé et partageable. On y gagne une sorte d'humour fantastique, et les aphorismes que nous avons rappelés sont à la fois sérieux et décalés, pour ainsi dire exagérés. Le langage ne réussit jamais à vraiment contenir les pensées, pas plus que les corps. C'est un combat physique que l'aventure de la pensée et de la langue, physique au sens propre dans le rappel de Newton et des expériences dangereuses du jeune narrateur qui veut se jeter du haut de tout accessoire élevé : tabouret, grand escabeau et même Falaise d'Étretat ! L'écriture frappe par ce dynamisme constant, par sa qualité énergétique, par ce qu'elle a comme son narrateur d'intrépide. Dans la prose poétique de Giovannoni, ce n'est plus, comme dans les poèmes des années 80, par la découpe rythmique, métrique, espacée, du discours que se cherche la mise en forme dynamique de corps qui bougent. C'est dans l'obsession du monologueur qui nous entraîne dans son monde intérieur, et nous y allons puisque, en vérité, rien ne nous retient complètement en nous-mêmes et qu'avec lui nous rêvons de la grande sarabande des corps qui s'échangent ! La grande question reste donc celle de Spinoza, relancée par Deleuze (et d'ailleurs travaillée aussi par Olivier Cadiot) : « Sait-

on vraiment de quoi est capable un corps ? ». Ce qui m'emporte et me ravit quand je lis les textes de Jean-Louis Giovannoni, c'est de partager avec lui cet étonnement et cet émerveillement, cette ignorance qui appelle l'expérimentation, la sortie au dehors. De là découlent en effet toutes ces « considérations » sur la plante des pieds, sur l'injustice de la répartition entre membres supérieurs et inférieurs. Considérations graves et bouffonnes, sérieuses et drolatiques qui restent toujours au plus près d'une inquiétude fertile de l'esprit qui se parle, du corps qui n'a jamais fini de se chercher. Avec *L'Échangeur souterrain de la gare Saint-Lazare*, nous traversons une fable et un lieu ouvert à tous vents, nous faisons une sorte d'expérience imaginaire de la multiplication, de dénombrement et remembrement. Sorti de ce bain de foule, le narrateur nous laisse, le 21 juin, le jour de l'été, dans le paysage directement inverse d'un ultime bain de mer. Il aspire au bleu du ciel, à l'envol des mouettes. Ce que j'aime, comme toi, dans l'écriture de Giovannoni, c'est sa puissance active, l'ouverture en une demi-page d'autres espaces où je me retrouve si proche, si étranger.